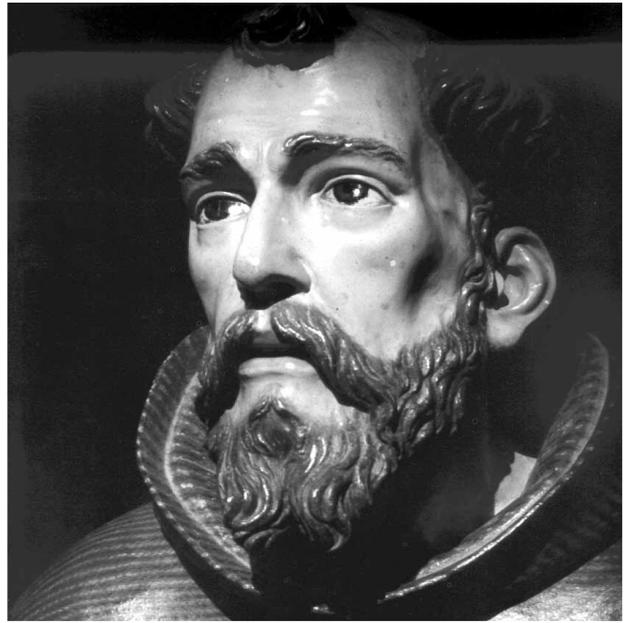


**Cours
fondamental
sur le charisme
missionnaire
franciscain**



**Le rêve franciscain
d'une Église
amérindienne**



Leçon 18

Impressum

Éditeur et Copyright :

Comité de direction international du CCFMC
Président: Anton Rotzetter OFMCap
2ème édition revue et complétée, 1998
c/o Centre CCFMC, Würzburg

Rédaction :

Maria Crucis Doka OSF, Patricia Hoffmann,
Margarethe Mehren OSF, Andreas Müller OFM,
Othmar Noggler OFMCap, Anton Rotzetter OFMCap

Éditrice :

Sr. Alphonsa Kiven TSSF
Tertiary Sisters of Saint Francis
Shisong
P.O.Box 8
Kumbo, Bui Division
Cameroun
tssfcam1@yahoo.com

Graphisme :

Jakina U. Wesselmann

Centre CCFMC :

CCFMC-Zentrum
Haugerring 9
D-97070 Würzburg
Tel.: +49-931-352 84 65
Fax: +49-931-352 84 66
E-mail: post@ccfmc.net
Internet: <http://www.ccfmc.net>

Traducteur :

Pascal Curin

Rédaction :

Benedikt Mertens OFM, Judith Putz OSF, Philippe
Schillings OFM

**Cours
fondamental
sur le charisme
missionnaire
franciscain**



**Le rêve franciscain
d'une Église
amérindienne**



Leçon 18

Sommaire



Le rêve franciscain d'une Église amérindienne

Sources franciscaines

Comment l'Esprit de Dieu se saisit de St François au sommet du Machu Picchu

A. Introduction

B. Plan

C. Exposé

1. Le début d'une utopie

- 1.1. La rencontre de « l'autre » : une menace
- 1.2. Rencontre franciscaine avec « l'autre »
- 1.3. Rencontre des cultures
- 1.4. Une alternative : l'utopie amérindo-franciscaine
- 1.5. Christianisation, non hispanisation

2. Influences théologiques et historiques

- 2.1. Aux sources de la vision franciscaine
- 2.2. Esprit de l'époque et intolérance
- 2.3. Violence et inquisition

3. La mission franciscaine dans l'Amérique du 16^e siècle : un essai d'inculturation ?

- 3.1. Défense de la culture des peuples vaincus
- 3.2. Un livre à déchiffrer

D. Exercices

E. Applications

F. Index

Épilogue



Comment l'Esprit de Dieu se saisit de St François au sommet du Machu Picchu

Au Brésil le bruit court que François d'Assise n'est pas mort, mais qu'il vit quelque part dans le Nordeste dans une cachette que gardent les franciscains. Aussi n'est-ce pas étonnant qu'il me soit apparu en songe. La veille, à Lima j'avais observé une éclipse de soleil, cette fascinante accolade du soleil et de la lune.

Et voilà que, dans la nuit, François vient à moi pour m'emmener dans différents pays d'Amérique Latine. A Machu Picchu l'ancienne cité des Incas péruviens, il se présente à mon grand étonnement dans le Temple du Vent, dans cet espace protégé par trois murailles mais complètement ouvert au vent sur le quatrième côté. François se place dans le vent, se laisse saisir par le St Esprit et commence un discours enflammé :

« Loué soit Dieu par cette terre et ces pierres qui aujourd'hui encore témoignent d'une culture qui m'est profondément apparentée. Voyez donc là-bas le Temple du Soleil ; on y entend aujourd'hui encore le cri des hommes qui cherchent chaleur et lumière. Et ici, dans le Temple du Vent : sentez le vent comme il souffle, comme il pénètre, sentez l'inspiration divine, la force qui met tout en mouvement. Et là en dessous : le Temple du Feu qui réchauffe les nuits froides d'ici et rassemble les hommes autour de lui.

Là-bas derrière : le Temple de Mère Terre qui nous porte, nous maintient et nous nourrit. Foulez cette terre sainte et entonnez avec moi un chant de louange au Créateur du ciel et de la terre, à Viracocha, - c'était son nom ici -. Je me sens le frère des Incas et de tous les peuples de ce continent du sud. Voyez comme ici le soleil et la lune s'embrassent, le vent et l'eau s'aiment, le feu et la terre forment un couple.

C'est la raison pour laquelle, moi, frère François, j'ai choisi cette partie du monde pour deuxième patrie terrestre. »



(Anton Rotzetter)





Essais franciscains d'évangélisation

Les festivités du 5^e centenaire de l'évangélisation de l'Amérique ont suscité des réactions contradictoires que la multiplicité et la diversité des sources expliquent.

Souvent les faits historiques se contredisent. Une connaissance objective de l'histoire devrait donc être à la base d'une réflexion sur les cinq cents ans de présence franciscaine dans le Nouveau Monde. Un jugement juste n'est possible que si est prise en compte la totalité des éléments à la source des événements.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'action ambiguë des franciscains en Amérique. Dans la présente Leçon, on examinera la formation et l'évolution de la relation des premiers frères aux indigènes¹, en face de qui ils se trouvèrent soudain. L'occasion du 5^e centenaire, en 1992, ne souleva pas que des questions touchant à l'évangélisation de l'Amérique. Il s'agit aussi de se former un jugement critique sur la confrontation entre les peuples de l'Amérique précolombienne avec leurs religions (Aztèques, Mayas, Quechua, Aymara, Mapuches, Guarani...) et la culture espagnole occidentale.

Il nous semble donc particulièrement indiqué et stimulant pour la mouvance franciscaine de s'intéresser aux essais peu connus d'évangélisation qu'entreprirent leurs frères en Amérique au cours du 16^e siècle.

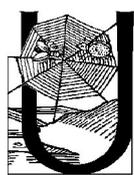


Considérer l'histoire du point de vue des vainqueurs ou des vaincus est donc décisif. Grande est la différence selon qu'on décrit l'histoire de la conquête de l'Amérique à bord des bateaux ou du point de vue des peuples désemparés. En franciscains, nous accorderons la priorité au point de vue des indigènes. Mais après tant de destructions, c'est laborieux de reconstituer en gros leurs perspectives.

Même les avis des indigènes sur les franciscains ne sont pas unanimes. Un autochtone torturé par des franciscains pensera autrement qu'un autochtone qui a appris à lire et à écrire dans une école franciscaine. Nous connaissons des textes de la culture Nahuatl (Aztèque) qui chantent avec tendresse « Totahzin San Palacizco » (Notre petit père St François). D'autre part, d'autres textes des indigènes expriment de l'incompréhension pour ces êtres étrangers.

¹ Nom collectif pour la population primitive d'Amérique et leurs descendants (,les indiens').

Plan B.



Une culture alternative

En premier lieu on exposera les caractéristiques de l'originalité franciscaine et l'impression qu'elle fit aux anciens peuples d'Amérique que les premiers frères ont contactés. Dans les cultures précolombiennes « l'utopie franciscaine » dont il est question ici tomba dans un terrain fertile. Du côté des franciscains en surgit l'espoir d'une culture alternative et d'une Église amérindo-franciscaine.

Dans un deuxième temps on précisera les influences théologiques qui inspiraient l'attitude des premiers franciscains et les limites historiques de leurs projets.

Enfin, on montrera les contradictions de l'évangélisation franciscaine au 16e siècle.

Exposé C.



Le début d'une utopie

1.

La rencontre de l'autre : une menace

1.1.

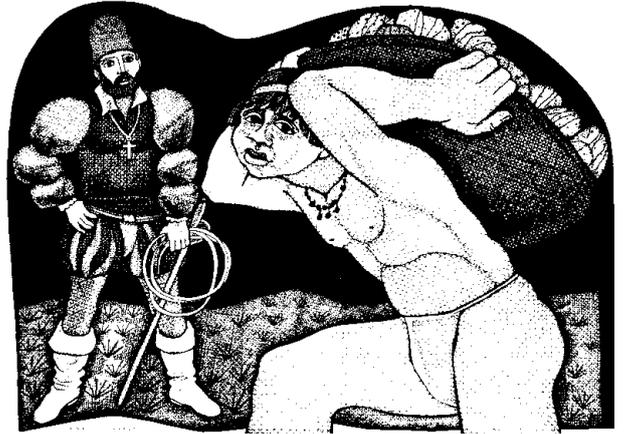
La découverte de l'Amérique suscita de nombreux et difficiles problèmes aux européens. En général, on a cherché à les résoudre en recourant à d'anciens schèmes de pensée. Lors de la rencontre avec d'autres peuples, les européens se sont presque toujours sentis remis en question dans leur manière de penser et de vivre. Une insécurité s'ensuit. Pour la surmonter, les conquérants européens ridiculisaient la culture des peuples découverts. Ce mécanisme d'autodéfense par peur de la nouveauté et de l'inconnu leur permettait de sortir de l'épreuve en héros. Le trop facile dénigrement de tout ce qui est étranger signifie qu'on se ferme aux autres cultures et religions et qu'on ne cherche pas d'abord à s'intéresser à leur originalité.

Qui agit ainsi parvient logiquement à la conclusion suivante : si je l'emporte sur quelqu'un, alors c'est

l'autre qui doit changer, il doit m'imiter et m'écouter. Cette attitude n'était pas originale ni exclusivement propre aux conquérants espagnols. Grecs et romains ont agi de même dans l'antiquité car pour eux, les autres peuples étaient des 'sauvages' et des 'barbares', souvent effrayants et monstrueux dans les descriptions qu'ils en donnaient. Au 16e siècle un représentant typique d'une telle attitude de rejet et de mépris de l'autre, c'est le théologien Juan Gines de Sepúlveda. Dans un de ses livres, il enseigne qu'on peut à juste titre assujettir les peuples païens à cause de leur infériorité. Il était d'avis « que c'est de plein droit que les espagnols dominent sur les barbares du Nouveau Monde et des îles qui s'y trouvent. Les espagnols surpassent ces barbares en intelligence, en vertu et en humanité autant que des adultes surpassent des garçonnetts ; les hommes, les femmes ; que des hommes très doux surpassent des



hommes inhumains et brutaux ; que des gens sobres et disciplinés surpassent des gens bestiaux et gaspilleurs ; enfin, je dirais presque : autant que des hommes surpassent des singes. » Il est remarquable que pour preuve de la moindre valeur des indigènes, il signale qu'ils n'utilisaient pas de monnaie et n'accordaient aucune valeur à l'accumulation de trésors. Bref, ils avaient un sens à peine ébauché de la propriété privée.



Rencontre franciscaine avec « l'autre »

1.2.

La rencontre du Frère Mineur et des 'barbares' est assurément conditionnée et limitée par les catégories de pensée auxquelles il était habitué et que, ni l'Espagne ni le christianisme n'ont inventées. Il s'agit donc de relativiser un peu le reproche 'd'ethnocentrisme'. Un certain ethnocentrisme est normal et inévitable. Mais c'est autre chose d'imposer aux autres par la violence ses propres échelles des valeurs culturelles et religieuses.

Il est étonnant de constater que les missionnaires franciscains ont partiellement été en mesure de rompre avec l'attitude ci-dessus décrite. Cette rupture appartient aux composantes du charisme franciscain. François et Claire ne voulaient aucune possession, ils se voulaient 'pèlerins' et 'étrangers' sur la terre. Voilà qui donnait aux franciscains la possibilité de découvrir chez les autres des valeurs qui ont en grande partie échappé aux conquérants espagnols. Certes, il faut aussi mentionner qu'il ne s'est trouvé aucun franciscain pour remettre en question la conquête comme telle et s'y opposer. La plupart des franciscains interprètent la conquête de l'Amérique comme une œuvre de Dieu. Dans leur mentalité, le diable, sous la peau des réformateurs³, avait commencé à détourner les catholiques

de la papauté en Europe. Les franciscains virent donc un signe d'une sollicitude spéciale de la Providence Divine dans le continent nouvellement découvert, confié à leur zèle missionnaire. Par conséquent, la critique prophétique de nombreux franciscains ne visait pas tant la conquête en tant que telle que ses exactions brutales telles que la réduction en esclavage des indigènes, le travail forcé, les impôts excessifs et des crimes. Il est clair que les frères mineurs ne pouvaient entièrement se défaire des convictions et critères qui faisaient partie des conduites culturelles des européens. Grâce à leur origine franciscaine, ils réussirent pourtant à les dépasser considérablement. Ils furent entre autres, en mesure de découvrir des valeurs culturelles (langue, théâtre, écriture) qui paraissaient plutôt des futilités aux yeux de la société européenne. Assurément ils ont combattu l'idolâtrie³ inconsidérément, d'autant plus qu'elle était partiellement liée à des sacrifices humains rituels. Les franciscains ne voulaient pas, ou ne pouvaient pas, accepter certaines coutumes 'barbares' qui étaient en relation avec de tels sacrifices. Grâce à de laborieuses recherches, nous savons aujourd'hui que le nombre des sacrifices humains dont les franciscains parlent aussi avec horreur et dégoût a été grossi de

3 Peu avant la conquête du Mexique par Cortès, les réformateurs (Luther, Zwingli, Calvin...) avaient paru en Europe. Ils commençaient à détourner des âmes de l'Église d'Europe occidentale.

4 Culte et adoration de divinités non chrétiennes.

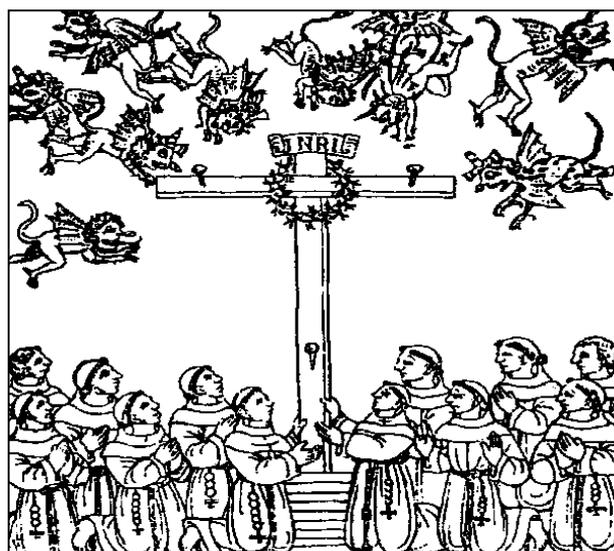
façon très exagérée. En Europe, plus la présentation de la religion étrangère en ses us et ses rites était cruelle, plus on célébrait sa propre religion chrétienne comme un triomphe sur la barbarie. Du même coup, les cruautés accomplies sous régime chrétien étaient obnubilées.



L'ouverture aux cultures étrangères est un élément important de la spiritualité franciscaine (cf. Leçon 7). Cette attitude a facilité à de nombreux frères mineurs le fait de se rendre enseignable, de se percevoir comme des pauvres que d'autres peuvent enrichir. Le franciscain Jerónimo de Mendieta, un chroniqueur du 16e siècle, raconte l'arrivée des franciscains, solennellement accueillis par le conquérant Hernán Cortés et conduits à la capitale Mexico. A ce propos, Mendieta raconte aussi comment l'un des frères, Toribio de Benavente, reçut des Aztèques le surnom de 'Motolinia' (le Pauvre) :

« Les douze franciscains attendirent le jour du marché ; une grande partie des gens de cette province ont coutume de se rassembler pour acheter des vivres pour leur famille. Ils s'étonnaient de voir un si grand concours de peuple tel qu'ils n'en avaient jamais tant vu de leur vie auparavant. Voyant l'abondante moisson étalée sous leurs yeux, ils louèrent Dieu en très grande jubilation. Puisqu'ils ne pouvaient pas leur parler, ne maîtrisant pas leur langue, comme des muets, ils leur montrèrent le ciel par signes. Ils voulaient leur faire comprendre qu'ils étaient venus leur montrer les trésors et la gloire qu'il y avait là-haut dans les hauteurs. Les indigènes les suivirent comme des enfants suivent habituellement ceux qui éveillent leur curiosité.

Les indiens s'étonnaient de les voir en habits si déguenillés, à la grande différence de la prestance et de l'élégance de l'habillement des soldats espagnols qu'ils avaient vus auparavant. Ils se disaient entre eux : ' Quels sont ces pauvres ? Quel est cet habillement qu'ils portent ? Ils ne ressemblent pas aux chrétiens d'Espagne.' Et ils répétaient souvent un mot de leur langue : 'Motolinia, Motolinia'. L'un des pères, du nom de Toribio de Benavente, demanda à un espagnol ce que signifiait ce mot qu'ils ne cessaient de répéter. L'espagnol répondit : « Père, Motolinia signifie 'pauvre' ou 'le pauvre.' » La dessus, Toribio dit : 'Que ce soit mon nom, tout le temps de ma vie'. Et dès lors il ne s'appela jamais ni ne signa jamais autrement que frère Toribio Motolinia. »



Arrivée des douze religieux de l'Ordre du Séraphique Père St François et la première croix qu'ils ont dressée.



Cet événement comporte un deuxième récit, exprimant le point de vue des indiens. Leur comparaison nous fait saisir immédiatement la différence de perception. Voici le son de cloche de Diego Muñoz de Camargo lors de l'arrivée des frères.

« *Avançant dans notre récit, nous parlerons du grand étonnement qu'ont éprouvé les indigènes lors de l'arrivée de ces religieux et de la manière dont ils ont commencé à prêcher le vénérable et très saint Evangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Ne connaissant pas la langue, ils disaient seulement : en enfer, il y a du feu, des crapauds et des serpents ; et de la main ils désignaient le sol. Après ces paroles, ils levaient les yeux au ciel en disant : là-haut, il n'y a qu'un seul Dieu, en l'indiquant aussi de la main. Ceci, ils l'annonçaient toujours sur les marchés et partout où se rencontraient et se rassemblaient les gens. Ils ne savaient pas dire d'autres paroles pour se faire comprendre des indigènes, tout se faisait par signes.*

Pendant qu'ils parlaient et prêchaient ces choses, l'un d'entre eux, un vénérable vieillard chauve se tenait en plein soleil de midi et instruisait avec l'Esprit de

Dieu. C'est poussé par l'empressement de l'amour du prochain qu'il disait ces choses et, à haute voix, il ajouta qu'à minuit ils devaient se convertir à Dieu et renoncer à leur culte des idoles. Pendant leur prêche, les chefs de tribus disaient : 'Que veulent ces misérables pauvres ? S'ils ont faim et s'ils sont dans le besoin, donnez-leur à manger.' D'autres disaient : 'Ces pauvres doivent être malades, fous peut-être. Laissez crier les pauvres, le mal de démence les a saisis. Laissez-les tranquillement endurer leur maladie comme ils peuvent. Ne leur faites pas de mal, car finalement, ceux-ci et les autres doivent mourir de cette folie. Voyez, avez-vous remarqué comme ils crient et pleurent à midi, à minuit et à 4 heures du matin, alors que tous se divertissent. Sans aucun doute, c'est un grand mal qui a dû les surprendre car ils sont hors de sens puisqu'ils ne cherchent ni plaisir ni contentement, mais tristesse et solitude.' »

Donc, ce qui semble digne d'éloge dans la présentation que les franciscains font d'eux-mêmes, paraît étrange aux yeux des indigènes et suscite l'incompréhension.

Rencontre des cultures

1.3.

Leur contact avec les indigènes permit aux missionnaires de découvrir chez ces peuples de nombreuses et précieuses qualités. Leur vie proche de la nature, l'absence de toute cupidité, leur tendance quasi innée à partager avec d'autres le peu qu'ils possédaient, leur sens communautaire et leur solidarité sont quelques unes des valeurs que les frères admiraient le plus chez les indiens. Sûrement que les *chroniques* franciscaines idéalisent quelque peu ces qualités. Plus l'image de l'indien est dépeinte avec romantisme, plus le contraste avec le conquérant espagnol est choquant.



Les frères ont comparé le style de vie des indigènes avec celui des européens et, sur bien des points, il se rapprochait plus de l'idéal franciscain que du christianisme de la bourgeoisie espagnole du 16^e siècle. Tout ceci éveillait chez les frères l'espoir d'instituer dans le Nouveau Monde une communauté chrétienne sur le modèle de l'Église primitive de Jérusalem. Les franciscains pensaient que, – grâce à la Providence Divine - l'occasion inespérée leur était offerte, de réaliser leur projet d'une vie selon l'Évangile. Dans les commentaires des célèbres chroniqueurs de l'Ordre (Motolinia et Jérôme de Mendieta) leur enthousiasme est intarissable au sujet de la 'bonté naturelle' des indiens.

Lorsque leur utopique idéal fut attaqué par les fils de Mammon, comme il appelait les espagnols, Jérôme de Mendieta se référa à la vision de Joachim de Flore. Il s'agissait là d'une conception du monde alors très répandue. L'histoire de l'humanité se déploie dans une lutte incessante entre le Bien et le Mal. Le Bien (Jérusalem) est souvent corrompu par le Mal (Babylone). Dans son Histoire de l'Église des Indiens, Jérôme de Mendieta décrit tout le désastre survenu à son peuple bien-aimé (= les indiens) et croit pourtant en un avenir messianique. Il admettait bien la possibilité que le projet puisse échouer, mais – il en était convaincu – qu'il se relèverait.

Au fond, on ne saurait prétendre qu'un authentique dialogue ait eu lieu avec les indigènes. Il y eut certes une rencontre des deux cultures. Les points de vue des franciscains se sont trouvés, à bien des égards, en franche opposition avec les intérêts, les valeurs et les habitudes de vie de la chrétienté européenne.

Les franciscains partageaient la vie quotidienne des indiens. Lorsque Sebastian Ramirez de Fuenleal, le président du tribunal royal de Mexico, fit subir aux frères un interrogatoire, les indiens prirent le parti des frères.

Lorsqu'il les interrogea individuellement sur leurs raisons, ils répondirent : « ...parce que les frères vont pauvres et pieds nus comme nous, qu'ils mangent comme nous et nous parlent avec douceur. »

Un critique intransigeant et chroniqueur précis de la conquête, l'Inca Guzman Poma de Ayala, décrit les franciscains de la façon suivante :

« Les révérends pères de l'Ordre de St François susmentionnés sont tous saints et très chrétiens, très obéissants, humbles, compatissants, plein d'amour du prochain et de générosité. Ils estiment et aiment beaucoup les pauvres de Jésus Christ... Grâce à leur amour et à leur compassion, ils sont dans le monde aussi attirants pour les riches que pour les pauvres, mais surtout pour les pauvres indiens. Jamais on n'a entendu parler d'un procès ou d'une plainte contre ces bienheureux frères. »



Une alternative : l'utopie amérindo-franciscaine

1.4.

Les frères avaient une vision différente, comparée au style de vie des autres européens et ils ne s'en cachèrent pas. Ils respectaient les usages et les manières de vivre des tribus. Ils voulaient une Église indienne, avec ses structures propres, son droit canonique propre, et sa propre hiérarchie, évêques et prêtres. Ceux-ci devaient vivre pauvrement, sans lever de dîme en guise d'impôts. Cette 'nouvelle Église', dont les frères reparlent dans tous leurs récits et courriers, est radicalement orientée selon le modèle de l'Église primitive. C'est justement ce pourquoi le Concile de Trente (1545-1563) a été un rude coup d'arrêt pour l'utopie des franciscains. Le Concile de Trente a défini une forme d'Église à l'occidentale et exigé que celle-ci soit universellement valable.

Les franciscains se préoccupaient beaucoup de modèles d'Église neufs, alternatifs, qui devaient sciemment se différencier de la 'vieille Église' en Europe. Et pourtant l'inculturation demeura fondamentalement exclue. Car de l'avis des franciscains, la religion indigène était toujours de l'idolâtrie. Sur le plan de la religion, les oppositions demeurèrent rudes et inflexibles. Le résultat fut que, vers le milieu du 16^e siècle, ils renoncèrent à leur rêve d'une Église indienne et durent admettre que les indigènes tenaient toujours encore à leur ancienne croyance. Cela amena les franciscains à user de la violence sur laquelle nous reviendrons.

Christianisation, non hispanisation

1.5 .

Les premiers missionnaires franciscains se gardaient de confondre l'évangélisation des cultures indigènes et la culture espagnole. Par conséquent, beaucoup refusèrent d'enseigner la langue espagnole aux indiens. De façon répétée, ils désobéissaient aux ordres du roi d'Espagne qui l'exigeait. Ce n'est que bien plus tard, lorsque l'évangélisation avait déjà progressé, et que les franciscains avaient perdu de l'influence dans la 'nouvelle Église', que les indiens se virent forcés d'exécuter de tels ordres. On admet par exemple, que la langue espagnole n'était pas enseignée dans la célèbre université franciscaine de Tlatelolco où existaient des chaires de latin et de Nahuatl.

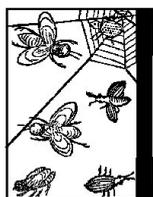
Cette université essayait d'ouvrir la culture mexicaine à la richesse de l'humanisme, sans cependant renoncer aux coutumes et traditions des cultures indigènes ; témoin la chaire de médecine, tenue par un médecin indien, ancien élève de l'université, qui transmettait le savoir-faire indigène en matière de thérapies. Les médecins indiens étaient affectés aux hôpitaux des communes.



Annonce du St Evangile dans les demeures des Caciques et des chefs de Tlaxcala et comment ceux-ci l'écoutaient volontiers.

Il déplaisait à de nombreux frères que, 'espagnol' et 'chrétien' soient des mots généralement interchangeables. Le franciscain Jérôme de Mendieta en est un bon exemple : « C'est clair et net : les indiens entendent et voient – c'est très courant -, que l'espagnol, à la différence d'eux-mêmes, est appelé 'chrétien' ; on dit, par exemple : 'appelle-moi ce chrétien là-bas' ; 'dis à ce chrétien' ; 'si quelque chrétien devait me chercher, dis-lui que je suis absent'. Conclusion normale : quand on utilise cette langue (et en général c'est le cas de tous les espagnols, métis⁴, mulâtres⁵ et noirs, et de quelques ecclésiastiques) beaucoup d'indiens réfléchissent et se disent entre eux : 'donc, je ne suis pas un chrétien. S'ils appellent chrétien un espagnol et n'importe quel métis, parce qu'il n'est pas indien, alors l'indien n'est pas un chrétien. Je suis un pur indien, donc je ne suis pas un chrétien.'... Qui en douterait, alors que les indiens ont vu beaucoup d'espagnols et en voient chaque jour mener une mauvaise vie, avec des mœurs dissolues. En dépit du plus élémentaire respect envers le prochain, ils

les persécutent et les maltraitent avec des chiens, leur prennent filles et femmes, leur arrachent leurs biens par la violence et leur font de semblables avanies. Si en plus, les indiens expérimentent que ces gens-là portent le nom de chrétien, alors, ils auront raison et diront à bon droit : 'Si vous nommez ceux-là chrétiens, bien qu'ils vivent comme ils vivent et font ce qu'ils font, je préfère être indien, selon votre appellation, et non pas chrétien.' En conséquence, ils développent haine et répulsion pour le nom de chrétien et donc aussi pour le nom du Christ qui en est l'origine. C'est bel et bien ce qui s'est produit pour le nom de chrétien dans toutes les parties des Indes Occidentales dans lesquelles ils n'avaient encore reçu aucune annonce globale de la foi au Christ.]...[Je bénis mon Dieu qui, dès l'arrivée dans ce pays, m'a donné de discerner cette erreur, si bien que jamais semblable parole n'a franchi mes lèvres pour appeler un espagnol 'chrétien' mais plutôt 'espagnol', un métis, 'métis', un créole, 'créole' et l'indien 'indien'. Je les ai tous tenus pour chrétiens, bons ou mauvais, puisqu'ils sont baptisés. »



Influences théologiques et historiques

2.

Aux sources de la vision franciscaine

2.1.

L'attitude positive des premiers franciscains envers les cultures indigènes d'Amérique a été facilitée par les courants théologiques dont les religieux franciscains s'inspiraient.

Ces courants dataient des mouvements de réforme en Europe. L'esprit prophétique qui les caractérisait, les poussait à remettre en cause une Église alignée sur la puissance. Celle-ci se prétendait absolue et unique dans sa forme.

⁴ Descendant de parents européen et indien.

⁵ Descendant de parents européen et noir.



En Europe cette prétention mit en branle les réformateurs (Martin Luther et d'autres). A la même époque, l'Ordre franciscain se scinda en observants, conventuels et capucins (voir Leçon 2). L'esprit contestataire qui émane de bien des textes franciscains doit être mis en relation avec le concept d'une 'ère de l'Esprit Saint.' On y attend une Église purement spirituelle⁶ (Joachim de Flore) et, en relation aussi avec la redécouverte des philosophes de l'Antiquité (humanisme). Dans une œuvre de visionnaire Utopia, St Thomas More essaya d'émettre un jugement critique sur la société de son temps et de la transformer.

Les frères franciscains étaient tenus de penser ainsi quand ils rencontraient les cultures indigènes. Il leur importait de les conduire vers le commun avenir attendu, et non pas de les adapter aux contingences européennes. L'idée européenne d'une ère de l'Esprit Saint et d'une société idéale, et la vision indienne d'un retour de Quetzalcóatl⁷ se confondaient en un grand rêve fou.



Sans doute, serait-il faux d'attribuer cette vue prophétique à tous les franciscains travaillant dans le Nouveau Monde. Pourtant, le groupe des franciscains qui prit fait et cause pour les indigènes était fort et suffisamment uni pour convaincre.

Esprit de l'époque et intolérance 2.2.

Après les efforts missionnaires de plusieurs décades, les franciscains durent reconnaître que les indigènes se réunissaient encore en des lieux secrets pour pratiquer leur culte ancestral. Nous le savons déjà, il convient de distinguer l'attitude des franciscains envers la culture des indigènes et leur attitude envers leur religion. Une séparation si nette entre religion et culture pose d'autant plus de problèmes qu'on sait combien la religion forme, jusqu'à nos jours, la pièce maîtresse des cultures indigènes.

Même si les frères partageaient bien des idées empruntées aux humanistes chrétiens, ils ne s'identifiaient pas pleinement à eux.

Par exemple, l'idée de tolérance⁸ leur était encore tout à fait étrangère. Il a fallu des siècles, et beaucoup d'expériences douloureuses pour que cette notion puisse s'imposer dans la théologie de l'Église et dans la culture des peuples contemporains. Encore aujourd'hui, il y a dans le domaine des activités missionnaires des franciscains, des cas de rechute dans le racisme, le nationalisme et l'intolérance religieuse.

6 *Il s'agit d'une église qui critique, voire même refuse, les structures de l'Église existante.*

7 *Divinité Aztèque dont le retour coïncidait, selon le calendrier Aztèque, avec l'année de l'arrivée des espagnols, 1519.*

8 *Tolérance : respect des opinions d'autrui.*

Au 16e siècle, aucun peuple européen n'imaginait qu'il faille respecter la religion d'autres peuples. Les aztèques eux-mêmes détruisaient les temples et les sanctuaires des tribus qu'ils soumettaient, brûlaient leurs livres sacrés et leur imposaient leur propre religion. A l'époque, les franciscains espagnols n'agissaient guère autrement. S'y ajoutait l'expérience de leur histoire : un siècle de lutte contre l'Islam sur la péninsule Ibérique.

Une conduite contradictoire en résulta pour les franciscains du Nouveau Monde. D'une part, ils vivaient une large tolérance au plan culturel. Ils s'engageaient pour défendre les droits des indigènes et réclamaient leur identité politique et culturelle, et même deux républiques séparées, pour les espagnols et pour les indiens, avec leur propre structure d'organisation. D'autre part, ils se montraient intolérants au plan religieux.



Mise à feu de vêtements, livres, parures initiatiques qui servaient au culte des idoles et que les frères ont brûlés.

Violence et inquisition

2.3.

De la simple intolérance à la violence brutale, il faut une fois encore, mesurer l'écart. La force la plus rude qu'ont employée les franciscains est lorsqu'ils eurent recours au bras séculier pour anéantir l'idolâtrie. Ils le déduisaient de leurs pleins pouvoirs, suite à la bulle papale *Exponi nobis fecisti* (1522). Le pape Adrien VI y concédait aux franciscains toute espèce d'autorité papale au for interne et externe (*omnimodam auctoritatem nostram in utroque foro*). Quelques franciscains considéraient ce texte comme un privilège pour contraindre les autorités politiques à les aider dans la chasse aux idolâtres et leur condamnation (Inquisition).

Une lettre de l'évêque franciscain du Yucatán, Francisco de Toral, datée du 1^e mars 1563, condamne les violents excès de ses confrères et fait percevoir les graves égarements de cette époque-là : « *Il peut se faire qu'il n'y ait aucun savant parmi les pères. Ils ne connaissent pas les indiens et ont encore moins d'amour de Dieu et du prochain pour supporter leur misère et leur faute – n'importe quelle faute dont on a entendu parler à voix basse, car certains indiens retournent à leur rite idolâtrique.*

Sans autres informations ni preuves, les pères commencent à torturer les indiens : ils les suspendent

par des cordes, bien au-dessus du sol, et attachent de grosses pierres aux pieds de certains d'entre eux. A d'autres, ils versent de la cire bouillante sur le ventre et les fouettent. Ils leur demandent s'ils possèdent des idoles et s'ils ont sacrifié des humains, s'ils les ont martyrisés sur des croix comme le Christ notre Seigneur, s'ils ont transpercé des mains et des pieds. Au cours d'un interrogatoire que le diable leur a inspiré, les indiens commencent à dire qu'ils ont des idoles et se sont rendus coupables de la mort de nombreuses personnes et ainsi, ils se condamnent, et bien des malheureux avec eux. Et quand, plus tard, ils leur rendent la liberté, ils publient dans tout le village d'avouer comme eux et qu'alors, les frères seraient laissés en liberté. C'est pourquoi, les indiens avouent juste du bout des lèvres, par peur des tortures. A cause de ces aveux extorqués, les pères les condamnèrent plus tard à de grosses amendes en réals qu'ils emportaient, aux nombreux coups de fouet qu'ils leur donnaient, et à des corvées dans les maisons des espagnols. Ils se firent inquisiteurs ; le Provincial (Diego de Landa) était le principal inquisiteur et trois autres siégeaient avec lui au tribunal. Ils préparèrent deux autodafés publics avec tout le cérémonial voulu, les bannières, les processions, etc., pendant lesquelles ils revêtaient les indiens néophytes de camisoles des pénitents. Ils les fouettaient tous, les tondaient, les



condamnaient à la corvée, voire à l'esclavage, pour trois, six ou dix ans. De leurs tombes, ils exhumèrent des ossements, élevèrent 20 statues de leurs dieux, et les brûlèrent avec les os, sans aller chercher davantage d'informations et sans autres preuves que les déclarations des pendus, qui n'étaient que fausseté et fiction, ainsi que je l'ai découvert. Ils gardaient plus d'une centaine de notables prisonniers dans le couvent de cette ville et aspiraient à en emprisonner d'autres pour faire un autodafé et les brûler tous, ce qui est une effronterie et une impudente hardiesse.

(...) Tout ceci, je l'ai dit pour que votre Majesté sache que ces misérables ont introduit la torture au lieu de l'enseignement de la foi. Au lieu de leur donner Dieu à reconnaître, ils les ont poussés au désespoir. Au lieu de les héberger dans le giron de notre Sainte Mère l'Église Romaine, ils les ont chassés dans les forêts vierges. Le pire : ils prétendent que la loi de Dieu ne saurait se prêcher sans torture, ce dont témoigne la Sainte Mère Église. »

Semblables procédés contre les indigènes se retrouvent dans une lettre, à la rhétorique travaillée, dans laquelle quelques chefs Mayas se plaignent des franciscains auprès de Philippe II, en 1567 :

« Autrefois, nous avons expérimenté le bonheur d'apprendre à connaître Dieu, notre Seigneur, comme unique vrai Dieu, et Votre Majesté comme seigneur temporel. Nous avons donc renoncé à notre aveuglement et à notre idolâtrie. Pourtant, avant même que nous n'ayons vraiment ouvert les yeux pour accueillir en nous la connaissance de l'un et de l'autre, nous est survenue, en l'an 1562, une persécution du côté des religieux de St François, la plus grande qu'on puisse imaginer. Nous avons amené les religieux ici pour qu'ils nous instruisent. Au lieu de cela, ils se mirent à nous torturer. Ils nous ont suspendus par les mains, nous ont fouettés affreusement, nous ont pendus de lourdes pierres aux pieds, ont torturé beaucoup d'entre nous sur des chevalets, nous ont fait ingurgiter de grandes quantités d'eau. Sous ces tortures, beaucoup sont morts ou ont été estropiés.

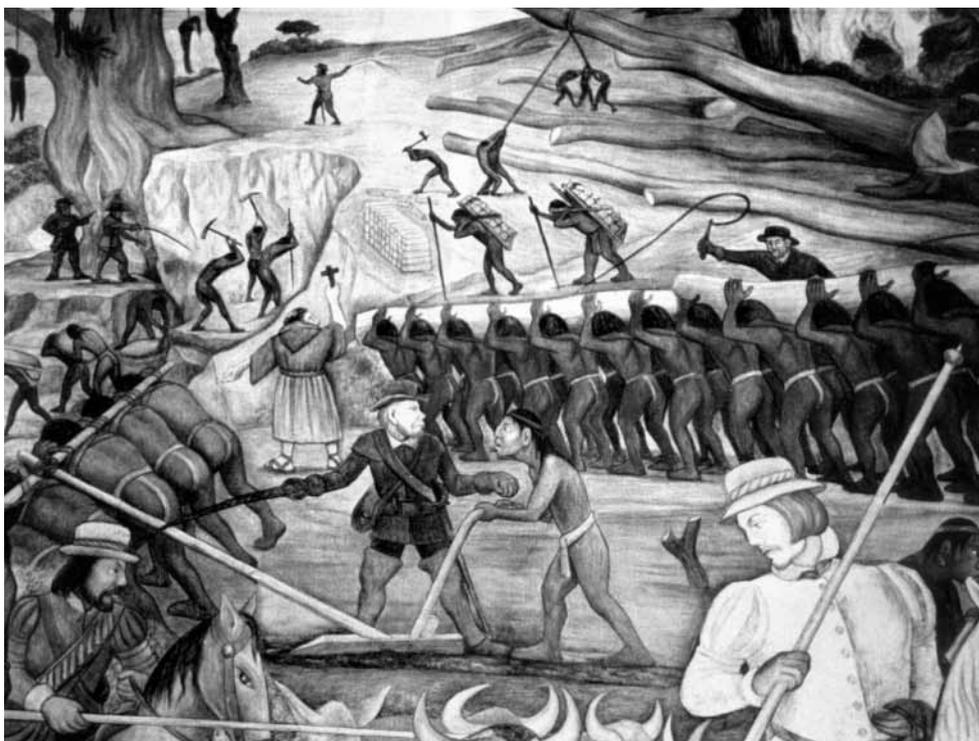
(...) Nous étions proches du désespoir ; sous l'effet de ces horribles tortures où beaucoup sont morts, nous nous sommes vus réduits à l'impotence et nos terres pillées. Bien plus encore, nous les avons vu déterrer les ossements des défunts baptisés, alors qu'ils étaient morts en chrétiens. Non contents de cela, les religieux



et la justice de Votre Majesté accomplirent un acte solennel d'inquisition à Mani, un lieu de Sa Majesté. Ils y amenèrent beaucoup d'idoles, déterrèrent beaucoup de morts et les brûlèrent publiquement. En outre, ils en condamnèrent beaucoup à servir d'esclaves aux espagnols pendant 8 ou 10 ans. Ils distribuèrent aussi des camisoles de pénitents. Tous ces événements nous plongeaient en grand étonnement et frayeur, nous ne savions pas ce que tout cela signifiait puisque nous avions été récemment baptisés et n'étions pas instruits dans la foi. Comme nous y retournions à cause de nos sujets, en demandant pour eux audience et justice, ils se saisirent de nous, nous enfermèrent, nous emmenèrent enchaînés comme des esclaves au couvent de Mérida où beaucoup des nôtres moururent. Là, on nous dit qu'il fallait nous brûler. Nous en ignorions la raison.

(...) Malgré toute notre affliction et notre misère, nous aimons les pères et leur offrons tout le nécessaire. Nous leur avons bâti beaucoup de couvents, les avons dotés d'ornements et de cloches, tout à nos frais et à ceux de nos sujets indigènes. En récompense de ces

services, ils nous traitent quand même comme des opprimés asservis, si bien qu'ils nous enlèvent même le pouvoir que nous avons hérité de nos devanciers. Nous n'avons rien souffert de semblable, même au temps de notre paganisme. »



La mission franciscaine en Amérique au 16e siècle, un essai d'inculturation ?

3.

Défense de la culture des peuples vaincus

3.1.

S'il nous est aujourd'hui possible de connaître concrètement les anciennes ethnies vaincues d'Amérique, nous le devons en grande partie au travail des frères. Les nombreuses œuvres de linguistique et d'ethnologie des frères sont le témoignage d'un travail global pour préserver les cultures indigènes. Ils ont écrit en de nombreuses langues indigènes et ont édité des livres ; ils ont aussi adressé des requêtes et des comptes-rendus aux autorités politiques, publié des chroniques que les indiens mettaient eux-mêmes très soigneusement par écrit.

Il faut y ajouter la littérature religieuse : des sermons en langue populaire, des catéchismes en images, des chants et des pièces de théâtre. De plus, les frères développèrent des méthodes pédagogiques tout imprégnées de la pensée et de la sensibilité des cultures indiennes, par exemple des représentations de théâtre populaire, des exercices de piété et des paraliturgies.

Mais en fin de compte, tous ces écrits et ces actions partaient du principe que le christianisme, étant la seule vraie religion, ne laissait aucun espace aux religions indigènes.



L'approche franciscaine des cultures indigènes était néanmoins considérable, aux yeux des contemporains. La jalousie, la persécution ouverte, et encore la destruction de leurs œuvres par d'autres espagnols, le démontrent. Le refus des franciscains de leur apprendre la langue espagnole ne les rendait que très difficilement disponibles pour les conquérants. Aux détracteurs espagnols d'une telle pratique, le franciscain Jacobo de Tastera répond déjà en l'an 1533 : « Si vous n'avez rien

fait pour apprendre leur langue et vous informer de leurs misères, il vaudrait mieux vous taire et vous fermer vous-mêmes la bouche avec des cailloux et de la boue. »

Théologiquement parlant, désigner les efforts missionnaires des franciscains comme 'inculturation' est toutefois exagéré.

Un livre à déchiffrer

3.2.

Enfin, la plupart des franciscains dans les cultures précolombiennes, étaient au service de l'expansion d'une chrétienté marquée par l'occident, et non d'une Église authentiquement indienne. Leur mission était entachée de paternalisme : ils traitaient et surveillaient les indiens comme des enfants.

Malgré tout, par les frères, les indiens ont appris à connaître François. « San Palacizco », ainsi les Nahuas le nommaient-ils affectueusement. « *Aujourd'hui... pour la première fois, on a porté en procession une nouvelle image sainte. Le soubassement était recouvert de damassé rouge, sur lequel on avait peint le symbole du feu. Les gouverneurs de Mexico étaient aussi représentés ainsi qu'un aigle en signe caractéristique d'autorité. L'image sainte de notre bien-aimé Père St François était dressée comme s'il était à cheval. Il tenait une croix à la main et faisait le geste de remettre un livre. »*

Nous devons apprendre à déchiffrer ce livre que 'San Palacizco' a remis à ses sœurs et frères indiens pour que nous puissions les rencontrer en franciscains.



Exercices D.



1er Exercice

Extrait des Prescriptions pour Responsables d'une communauté espagnole du 16e siècle :

« Ils ne devraient ni accepter ni demander des aumônes trop importantes qu'une réelle nécessité n'impose pas. Bien plus, ils devraient les refuser généreusement, convaincus que de telles sommes sont volées aux pauvres ; et qu'un jour ils devront en rendre compte en tant que voleurs et brigands. Même si des dons leur sont transmis par des tiers, ils doivent prier les

bienfaiteurs de distribuer ces sommes à d'autres pauvres. Les aumônes ne peuvent pas avoir pour eux plus de valeurs que du crottin d'animaux et d'hommes. »

Questions et réflexions :

Quelle impression vous fait ce texte ?

Comparer ce texte avec 1 Reg 9

Que nous dit ce texte aujourd'hui ?



2ème Exercice

2.

Lisez le texte suivant :

« Les Utopiens ont toujours à leur disposition d'immenses trésors ; mais loin de les conserver avec une espèce de culte religieux, comme font les autres peuples, ils les emploient à des usages que j'ose à peine vous faire connaître. Je crains fort de vous trouver incroyables, car je vous avoue franchement que, si ne n'avais pas vu la chose, je ne la croirais pas sur parole.

Cela est très naturel : plus les coutumes étrangères sont opposées aux nôtres, moins nous sommes disposés à y croire. Néanmoins, l'homme sage qui juge sainement, sachant que les Utopiens pensent et font tout le contraire des autres peuples, ne sera pas surpris qu'ils emploient l'or et l'argent tout différemment de nous. Effectivement, puisque les Utopiens ignorent l'usage de l'or, ils gardent ce métal uniquement en vue d'éventuelles urgences.

En Utopie, l'on ne se sert jamais d'espèces monnayées, dans les transactions mutuelles ; on les réserve pour les événements critiques dont la réalisation est possible, quoiqu'incertaine. L'or et l'argent dont on

frappe des monnaies n'ont, dans ce pays, pas plus de valeur que celle que la nature leur a donnée, l'on y estime ces deux métaux bien au-dessous du fer, aussi nécessaire à l'homme que l'eau et le feu. En effet, l'or et l'argent n'ont aucune vertu, aucun usage, aucune propriété dont la privation ne soit un inconvénient naturel et véritable. C'est la folie humaine qui a mis tant de prix à leur rareté. La nature, cette excellente mère, les a enfouis à de grandes profondeurs, comme des productions inutiles et vaines, tandis qu'elle expose à découvert l'air, l'eau, la terre, et tout ce qu'il y a de bon et de réellement utile.

Les Utopiens ne renferment pas leurs trésors dans des tours ou dans d'autres lieux fortifiés et inaccessibles ; le vulgaire, par une folle malice, pourrait soupçonner le prince et le sénat de tromper le peuple et de s'enrichir en pillant la fortune publique. L'on ne fabrique avec l'or et l'argent ni vases, ni ouvrages artistement travaillés. Car s'il fallait un jour les fondre, pour payer l'armée en cas de guerre, ceux qui auraient mis leur affection et leurs délices dans ces objets d'art et de luxe éprouveraient en les perdant une amère douleur.



Afin d'obvier à ces inconvénients, les Utopiens ont imaginé un usage parfaitement en harmonie avec le reste de leurs institutions, mais en complet désaccord avec celles de notre continent, où l'or est adoré comme un Dieu, recherché comme le souverain bien. Ils mangent et boivent dans de la vaisselle d'argile ou de verre, de forme élégante, mais de minime valeur ; l'or et l'argent sont destinés aux plus vils usages, soit dans les hôtels communs, soit dans les maisons particulières ; on en fait même des vases de nuit. L'on en forge aussi des chaînes et des entraves pour les esclaves, et des marques d'opprobre pour les condamnés qui ont commis des crimes infâmes. Ces derniers ont des anneaux d'or aux doigts et aux oreilles, un collier d'or au cou, un frein d'or à la tête.

Ainsi tout concourt à tenir l'or et l'argent en ignominie. Chez les autres peuples, la perte de la fortune est une souffrance aussi cruelle qu'un déchirement d'entrailles ; mais quand on enlèverait à la

nation utopienne toutes ses immenses richesses, personne ne semblerait avoir perdu un sou. » (Thomas More, L'Utopie. Traduction de V. Stouvenel, Poche-Club 34, 1965)

« La manière de vivre des indiens est épicurienne autant que je puisse le constater. (...) Des trésors comme l'or, diamants et choses semblables qui sont précieuses à nos yeux, n'ont aucune valeur pour eux. Même s'ils les possèdent, ils ne travaillent pas pour en acquérir davantage, ils ne leur accordent aucune valeur. (...) Ils n'ont pas de propriété privée mais tout appartient à tous en commun. » (Extrait d'une lettre d'Amerigo Vespucci)

Questions et réflexions :

1. Quel lien constatez-vous entre ces deux textes ?
2. Comparer ce qui a été dit avec 1 Reg 8, 1-6



3ème Exercice

Lisez les 4 anciens textes suivants. Ils ont été écrits par des missionnaires franciscains en Amérique.

« Les indiens ne s'empressent pas d'acquérir des trésors ou de les conserver et ils ne s'entretuent pas pour obtenir honneurs et dignités. Ils se couchent enroulés dans leur pauvre manteau et quand ils se réveillent, ils sont aussitôt prêts à servir Dieu. Leur couche est de terre battue, sans lit ni couverture. C'est ainsi que vivent les indiens parents, enfants et petits-enfants dans leurs cases. Ils mangent et boivent sans grand bruit ni paroles. Ils sortent pour chercher la nourriture indispensable à la vie et rien de plus. »

3.

« Par contre, vois combien un espagnol se lève péniblement de son lit douillet. Souvent, il s'y cache de la lumière du soleil et enfile aussitôt une robe de chambre pour ne pas sentir le vent. Ensuite, il exige d'être habillé comme s'il n'avait pas de mains pour le faire lui-même, et on l'habille comme s'il était un handicapé manchot. »

« De nombreux indiens et leurs femmes, particulièrement les gens âgés et plutôt les femmes que les hommes, ont une âme si simple, si pure, qu'ils ne savent pas du tout ce qu'est le péché. Cela va si loin que les confesseurs, devant eux, éprouvent des scrupules plus forts que face aux grands pécheurs. Ils

cherchent chez eux n'importe quelle matière pour pouvoir leur donner l'absolution. Et ce n'est pas le fait de la stupidité ou de l'ignorance car ces gens connaissent très bien les commandements de Dieu. »

« L'Indien, au regard de l'espagnol, est comme un petit crabe devant un grand lion. Il est évident que l'espagnol a de mauvaises intentions et assez d'énergie pour liquider tous les indiens de la Nouvelle Espagne si on les laissait entre ses mains. Mais l'indien est si pacifique et si doux qu'il ne lui vient pas à l'esprit de

faire du mal à une mouche. C'est pourquoi il faut toujours admettre que c'est l'espagnol qui agit mal et l'indien qui doit le supporter. »

Question :

Quel commentaire feriez-vous de ces affirmations de Toribio de Benavente et de Jerónimo de Mendieta ?



4. ème Exercice

Pour ceux qui ne sont pas originaires d'Amérique Latine :

4.

Questions :

1. Y a-t-il des textes semblables, datant des débuts de l'activité de l'Ordre dans votre pays ?
2. Y a-t-il des similitudes, des différences ? Lesquelles ? Pourquoi ?





Applications

E.

1ère Application :

Dialogue entre Aztèques et franciscains

En 1523 un groupe de 12 franciscains arriva à Mexico. Dès l'année suivante, ces 12 frères commencèrent un dialogue religieux avec des personnalités aztèques de premier plan. En 1564, Bernardin de Sahagún reconstitua le texte de l'échange d'après des dessins annotés. Les idéogrammes mis bout à bout désignent des divinités aztèques et sont l'essai des franciscains de présenter l'image de leur Dieu chrétien au moyen de notions aztèques. Voici quelques extraits de ce dialogue :



[Parole des franciscains]

« Gardez-nous de vous induire en erreur !
Ne considérez pas notre supériorité !
car nous ne sommes que vos égaux.
Sujets, nous aussi,
nous sommes des hommes comme vous,
nous ne sommes aucunement des dieux.
Nous aussi, nous habitons sur la terre,
nous buvons de l'eau et nous mangeons,
nous souffrons du froid et de la chaleur,
nous aussi sommes mortels, éphémères.
Nous ne sommes que des ambassadeurs,
des 'envoyés' vers votre noble patrie,
vers votre eau, vos montagnes.
(v. 26-39)

Ce n'est que par compassion pour vous
et pour votre salut :
le grand chef spirituel
ne convoite rien de terrestre,
ni les émeraudes, ni les métaux précieux,
ni les plumes vertes des Quetzal,
ni aucun objet de valeur,
mais seulement votre salut :
voilà ce qu'il a voulu.
(v. 128-136)

... Ce n'est que par amour,
ce n'est que par miséricorde
qu'il vous fait du bien.
Car la volonté de notre Dieu et Seigneur :
nous entr'aimer,
nous prendre mutuellement en pitié,
nous témoigner du bien,
nous qui sommes des hommes sur la terre,
sans regarder à nos avantages. (v. 245-254)
Il y a déjà longtemps que Lui,
le vrai Dieu, le Seigneur (Tlatoani),
le Seigneur de la proximité,
le Seigneur de 'l'être-chez-nous' (tloque navaque)
celui qui nous fait vivre (ipalnemoani)
a daigné apparaître clairement à ses bien-aimés.
(v. 288-293)

Son nom illustre est Jésus-Christ,
vrai Dieu (teotl) et vrai homme,
Lui par qui tout vit (ipalnemoani)
le Seigneur de 'l'avec' et de 'près-de' (tloque navaque)
et Sauveur partout, dans le monde entier.
(v. 554-550)

Il nous a aussi créés, nous les hommes
qui sommes ses sujets.
Il a aussi créé les démons,
eux que maintenant, vous faites souvent
passer pour des dieux.
(v. 556-559)



[réponse des Aztèques]

Mais où donc nous faut-il encore aller ?
Nous sommes des sujets,
nous sommes éphémères, nous sommes mortels.
Eh bien, laissez-nous donc mourir.
Eh bien, laissez-nous donc nous perdre.
Les dieux ne sont-ils pas morts aussi !
(v. 922-927)

Vous dites que nous ne connaissons pas
le Seigneur 'd'avec' et de 'près-de' (tloque navaque),
le Seigneur du ciel et de la terre.
Vous dites que nos dieux ne sont pas de vrais dieux.
C'est une parole inconnue, inouïe, que vous avez dite
et nous en sommes bouleversés.
Nous en sommes scandalisés.
Car nos pères, venus pour vivre sur terre
ne parlaient pas ainsi.
Ils nous ont donné leurs coutumes,
ils croyaient aux dieux, ils les servaient,
ils témoignaient du respect aux dieux.
(v. 933-950)

Tout ce qui vit, vit par les dieux.
Ils nous ont accordé leur faveur.
Quand, où ? C'était encore au temps de la nuit.
Les anciens disaient :
ce sont les dieux qui nous donnent
notre nourriture du matin et du soir ;
et le boire, et le manger, tout ensemble,
les vivres, les grains de maïs, les haricots, la sauge.
Ce sont eux que nous prions pour avoir de l'eau,
de la pluie
qui féconde la terre.
Eux-mêmes sont riches et bénis,
en possession de biens, de la fortune.
Toujours, éternellement, les arbres bourgeonnent ;
leur demeure est dans la verdure éclatante.
Où ? Comment ?
Au royaume des dieux de la pluie (Tlalocan)
(v. 960-978)

Et maintenant, nous faudrait-il
détruire les antiques lois ?
lois des Chichimèques,
lois des Toltèques,
lois des Colhuacans
loi des Tépanèques ?
Nous connaissons notre milieu de vie
où nous sommes nés,
qui nous a façonnés,
qui a fait de nous des adultes,
où les dieux sont invoqués, adorés.
Ecoutez, ô mes seigneurs :
ne faites rien à votre peuple
qui puisse amener le désastre,
qui puisse anéantir ce qui a permis au vieillard,
à la vieille femme, d'être élevés, de devenir adultes.
Empêchez que nous ne mettions en colère les dieux,
ne nous livrez pas à leur courroux, leur fureur.

Qu'à cause de cela, devant nous, contre nous, le
peuple ne se soulève.
Nous ne pourrions le calmer,
nous ne pourrions que le troubler
si nos paroles lui disent : 'Le peuple ne pourra plus
invoquer les dieux des pères,
il ne pourra plus les adorer'.
(v. 1005-1034)

Il suffit de ce que nous avons souffert,
de ce que nous avons perdu,
de ce qui nous a été enlevé,
de ce qui nous a été interdit :
la terre et l'autonomie.
Même si nous continuons d'habiter au même endroit,
nous serons enfermés, prisonniers,
vous ferez de nous ce que vous voulez !
C'est tout ce que nous avons à répliquer,
à répondre au souffle de votre discours,
ô nos seigneurs !
(v. 1048-1060)



[extrait du discours final des franciscains]

« ... Parce que jamais
vous n'avez entendu la Parole de Dieu,
vous n'avez pas le livre de Dieu, la Parole de Dieu,
jamais son haleine n'est parvenue jusqu'à vous,
la Parole du Seigneur du ciel et de la terre. Depuis
toujours, vous êtes des aveugles, des muets,
vous vivez au temps de la nuit, des ténèbres. C'est
pourquoi votre péché n'est pas trop grave,
mais maintenant, si vous ne voulez pas écouter l'Esprit,
la Parole de Dieu - c'est lui-même qui vous la donne
- , vous courez un très grand danger.
Et Dieu qui a commencé à vous anéantir, mènera à
bonne fin votre complète perdition. »
(v. 1128-1548)



Questions :

1. Que dites-vous de cet 'entretien des religions' ?
2. Qu'est-ce qu'il vous dit de votre image personnelle de Dieu ?
3. Quel enseignement pour nous ?





2.

2^{ème} Application :

Style de vie en Église

Donnez votre avis sur le style de vie que Toribio de Benavente (Motolinia) souhaite pour les évêques d'une 'Église indienne'

« Dans ces pays, et parmi ce peuple humble, il serait très souhaitable que les évêques vivent pauvres et modestes, comme dans l'Église primitive. Ils ne devraient pas aspirer à des revenus mais être en quête des âmes. Aussi, ne serait-il pas nécessaire d'apporter avec eux davantage que leur lettre de mission papale.

Les indiens ne devraient pas voir d'évêques riches, portant des chemises fines, dormant dans des draps de fil et sur des matelas, mollement vêtus. Car tous ceux qui sont responsables des âmes doivent imiter Jésus Christ dans son humilité et sa pauvreté, prendre leur croix sur l'épaule et finalement mourir sur la croix.»

Question :

Quelle signification pourrait avoir ce texte pour l'ensemble de l'Église ?



3.

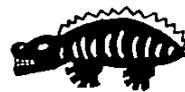
3^{ème} Application :

Méthode catéchétique

Le texte suivant est extrait du livre Siembras entre Brumas (semilles dans le brouillard) de Mario Cayota (p.419-422)

« Pour éviter de tomber dans le syncrétisme, les franciscains qui avaient rejoint le mouvement en faveur des indiens, se distinguèrent en utilisant une riche palette d'informations variées. L'œuvre de frère Jacobo de Tastera est typique. A peine arrivé à Mexico en 1529, il chercha aussitôt à entrer en communication avec les indigènes, dans leur propre langue. Pendant qu'il apprenait leur langue, il s'efforça de toutes les manières possibles, d'entrer en contact avec les indiens. Il recourut au système ancestral d'écriture des Nahuas, les célèbres glyphes. Dans une de ses lettres écrites en 1533, il est question de ses efforts 'pour apprendre à connaître les secrets de ce peuple, ses sentiments et ses opinions, jusqu'à ce que je réussisse à abattre le mur pour trouver une entrée dans leur âme et à scruter en pleine lumière, les merveilles de la grâce que Dieu suscite dans leur cœur.' En fin de compte, il se tourna vers ceux qui se moquaient des

indiens et de leur culture avec ces paroles : 'Si vous n'avez rien fait pour apprendre leur langue et vous informer de leur malheur, il vaudrait mieux vous taire et plutôt vous fermer vous-mêmes la bouche avec des cailloux et de la boue.'



De cette attention et de cet amour pour les indiens, naquit l'écriture 'testaméricana' que, sous sa direction, les indiens composèrent eux-mêmes, en partant de leur propre culture.

Quand on parle de la destruction de la culture des indiens, il serait juste de penser à des exemples de ce genre. Ils n'étaient ni rares, ni isolés.

Jérôme de Mendieta décrit un exemple très différent de transmission catéchétique. Cette méthode préconise de trouver, dans la langue indigène, une expression dont la sonorité soit la plus ressemblante possible de la notion à faire passer. Celle-ci pourra être fixée par une écriture imagée. Pour apprendre phonétiquement le Pater Noster latin, on procéda ainsi : les indiens

utilisaient des mots de leur langue dont la prononciation ressemblait un peu à celle des mots latins, ils les alignaient sur un bout de papier, non pas les mots mais uniquement leur signification, car ils ne disposaient pas d'alphabet mais de dessins, et se faisaient comprendre par des signes. En voici un exemple : Le mot qui, dans leur langue, correspond phonétiquement le mieux au mot Pater est 'Pantli', ce qui signifie 'petit drapeau' par lequel ils expriment le nombre 20. Donc, pour se rappeler le mot 'Pater', ils dessinent sur le papier un petit drapeau qui se prononce 'Pantli' et retiennent ainsi le mot 'Pater'. Pour 'Noster' ils prennent dans leur langue le vocable le plus ressemblant : 'Nochtli'. C'est le mot pour ce que les espagnols appellent ici 'figue de

cactus'. Donc, pour se remémorer le mot 'Noster' ils dessinent sur le papier, derrière le drapeau, une figue de cactus qu'ils appellent 'Nochtli', et ainsi de suite jusqu'à la fin de la prière.

Questions :

1. Quelle impression vous fait cette catéchèse ?
2. Quelles possibilités et quelles limites y reconnaissez-vous ?



4. ème Application :

Bernardin de Sahagún : père de l'ethnologie.

Le texte ci-après est extrait de Siembras entre Brumas (p.431-434) et décrit la méthode de travail en ethnologie du franciscain Bernardin de Sahagún.

« Ces dernières décades, en saine réaction à la 'version officielle', des chercheurs, préoccupés de culture indienne, ont entrepris de reconstituer l'histoire de la conquête de l'Amérique Latine à partir des quelques documents encore existants que les vaincus avaient mis par écrit. L'une des principales sources est ce qu'on appelle le 'codex florentin'. Il est abondamment décrit ; pourtant l'information sur son auteur, frère Bernardin de Sahagún est fort mince.

C'est essentiellement à ce franciscain et à sa monumentale 'Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne' qu'on doit de connaître aujourd'hui les événements de la conquête sous un angle différent de la perspective officielle.

Bien sûr, on dispose aussi des accusations que les missionnaires ont écrites contre les violences des conquérants. Elles sont toutefois influencées par la mentalité européenne.

4.

Sahagún visitait les villages éloignés et isolés. Il questionnait les plus anciens des indiens et les plus en vue. En utilisant soigneusement des méthodes exactes de recherche, il réussit ainsi à reconstituer l'histoire douloureuse des populations soumises. Ce faisant, il n'adoucit ni ne changea rien de ce que les indiens lui confiaient. Les méthodes critiques auxquelles il soumit ses informations, garantissent bien plutôt leur véracité.

Dans son œuvre monumentale, Sahagún ne se limita pourtant pas à faire appel aux témoins de la conquête. Impressionné par la culture de ce peuple vaincu, il se consacra avec un infatigable enthousiasme à l'étude de l'archéologie et de l'architecture mexicaines, à l'étude scientifique de l'astrologie aztèque, de leur calendrier et de leurs fêtes, à l'examen méthodique de la faune, de la flore et des minéraux du Mexique, des us et coutumes, des rites et des professions, des classes sociales et des hiérarchies familiales, et encore de multiples autres aspects de la vie mexicaine.

Comme Sahagún ne disposait pas de sources écrites, il usa de méthodes modernes dont se servaient les chercheurs d'autrefois, les 'encuestas' (enquêtes d'opinion). Dans la description de son voyage vers la tribu de Tepepulco, il nous informe lui-même comment il procédait. 'En l'an 1598, je réunis toutes les



personnalités et le gouverneur de la tribu mentionnée, - ce dernier étant Don Diego de Mendoza -, un grand monsieur âgé, doué en beaucoup de domaines, expert en affaires de curie, de guerre, de politique et d'idolâtrie. Après les avoir convoqués, je leur expliquai mes projets et les priaï de m'indiquer des personnes capables et expérimentées, avec qui je puisse m'entretenir et qui soient en mesure de répondre à mes questions. Ils me répondirent qu'ils allaient tenir conseil autour de ma proposition et qu'ils me donneraient une réponse le lendemain. Ils prirent alors congé.

Le lendemain, le gouverneur vint avec les autres autorités et ouvrit une session parlementaire des plus solennelles, comme ils ont coutume de faire. Ensuite, ils me présentèrent douze personnalités et dirent que je pourrais m'entendre avec eux, qu'ils se prêteraient à toutes mes questions. Quatre d'entre eux maîtrisaient aussi la langue latine ; je leur avais inculqué la grammaire au collège Sainte Croix de Tlaltelolco peu d'années auparavant.

Avec ces personnalités et ces latinistes qui étaient aussi des notables, je m'entretins très souvent pendant environ deux ans. Je m'en tenais à la série du questionnaire que j'avais préparé. A tous les sujets sur lesquels je les interrogeais, ils me répondaient par des dessins, car c'était là l'écriture dont ils se servaient depuis toujours. Les latinistes expliquaient tout en leur langue et écrivaient les explications sous les dessins. Comme Sahagún était une des principales colonnes du célèbre collège de Tlaltelolco, il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'aide inappréciable d'un groupe de ses élèves pour mener à bien l'œuvre malaisée qu'il s'était proposée. Ainsi des indiens cultivés, anciens étudiants du collège, collaborèrent avec lui pour former une équipe qu'on appellerait de nos jours 'pluridisciplinaire'. Avec leur aide, le sage Sahagún réussit à écrire cette très vaste encyclopédie de la culture aztèque, composée de douze gros volumes.

Laurette Séjourné, archéologue de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire à Mexico, en disait : 'Il serait impossible d'écrire une reconstruction historique plus cohérente que celle de Sahagún... ; elle reflète, avec une absolue fidélité, tous les aspects de la vie précolombienne. Grâce à son travail, on peut surmonter les ambiguïtés des autres textes et retravailler une nouvelle synthèse... Jusqu'ici, on ne peut rien faire de mieux que de suivre le schéma de Sahagún.'

Luis D'Olwer rejoint cette opinion en affirmant :

'Sahagún est l'inventeur de la méthode d'investigation anthropologique et le meilleur connaisseur en ce qui concerne la religion et la culture des Aztèques. »

Dans la préface de son œuvre, Bernardin de Sahagún va au-devant des critiques possibles au sujet de sa préoccupation pour les croyants d'autres religions :

« Le médecin ne peut prescrire de médicament sans d'abord savoir quelles humeurs et quelles causes ont provoqué la maladie. Il est donc souhaitable qu'un bon médecin soit au courant des connaissances médicales ; de cette façon, il utilisera pour chaque maladie l'antidote correspondant. Les prédicateurs et les confesseurs sont les médecins des âmes, pour guérir les maladies spirituelles. Il est prudent qu'ils disposent d'une expérience concrète des remèdes et des maladies spirituels. Pour qui prêche contre les vices du luxe, et en vue de donner du poids à son enseignement, pour le confesseur, afin de savoir les questions qu'il convient de poser, et de comprendre ce qu'il pourrait répondre pour aider son travail, c'est une très grande prudence que tous deux sachent ce que requiert l'accomplissement de leur tâche. Il serait également déplacé que les ecclésiastiques soient négligents lors de cette conversion, sous prétexte que, dans ce peuple-là, il n'existe d'autres péchés que l'ivrognerie, le vol et la sensualité ; car il y en a, en lui, encore bien d'autres : des péchés graves qui nécessitent un remède. Les péchés d'idolâtrie et les rituels païens, les superstitions idolâtriques, les présages, les abus et liturgies idolâtriques n'ont pas encore tout à fait disparu. Pour prêcher contre de telles choses, et même pour avoir connaissance de leur existence, il est nécessaire de savoir comment ils les pratiquaient au temps de leur idolâtrie ; parce que, de nos jours, nous ignorons cela, ils pratiquent beaucoup d'actes idolâtres sans que nous puissions les comprendre. Et quelques uns les excusent en disant que ce sont des bêtises ou des enfantillages dont ils ne connaissent pas les racines (ce qui est pure idolâtrie) et les confesseurs ne posent pas de questions sur ces sujets. Ils ne pensent même pas que ces choses puissent exister : ils ne savent ni la langue pour les interroger, ni ne comprendraient, au cas où on le leur raconterait.

(...) Cet ouvrage est comme un filet épervier pour amener à la lumière tous les mots de cette langue, avec leur signification propre et imagée, toutes leurs

prononciations, la plus grande partie de leurs usages anciens, bons et mauvais. C'est un ouvrage agréable car, avec nettement moins de travail qu'il ne m'en coûte ici, ceux qui le souhaitent, sont en mesure d'apprendre à connaître en peu de temps beaucoup des anciennes coutumes et toute la langue de ce peuple mexicain. Tout cet ouvrage est très utile pour apprendre à connaître le degré élevé de perfectionnement de ce peuple mexicain... »

Questions :

1. **Quelle impression vous fait l'ouvrage de Bernardin de Sahagún ?**
2. **Quelles conséquences en tirez-vous pour un dialogue interculturel ?**
3. **Quelles conceptions de la mission et de la conscience de soi ressortent du texte ?**



5^{ème} Application :

5.

Déclaration pour l'année du souvenir : 1992

Le texte suivant est extrait d'une communication de la Commission Scientifique de la Centrale Missionnaire de Bonn à l'occasion de l'anniversaire des 500 ans de l'évangélisation de l'Amérique latine.

« Les 500 ans d'histoire de l'Amérique Latine ont un rapport étroit avec les franciscains et leur lancent un défi. C'est avec des franciscains que Christophe Colomb a d'abord discuté ses plans d'un voyage de découverte en Inde. Ce sont eux qui, en janvier 1492, l'introduisirent auprès de la reine Isabelle d'Espagne, grâce à qui il finit par obtenir l'autorisation royale et le soutien pour son projet. C'étaient aussi des missionnaires franciscains qui accompagnèrent en Amérique les espagnols et les portugais lors de la conquête. Il y a donc une responsabilité et un rapport particulier des franciscains à l'événement du 500^e anniversaire de ce jour historique du 12 octobre 1492, quand Colomb aborda l'île de Guanahani dans les Caraïbes.

[...] De quel côté sommes-nous ? Voilà la question essentielle si nous voulons tirer les conséquences de l'histoire cinq fois centenaire de l'Amérique Latine. En tant que franciscains, nous devons d'abord admettre que le projet de conquête et d'évangélisation du Continent Américain ne s'est pas déroulé dans l'esprit que François avait si fort mis au cœur de ses frères. Il les avait suppliés de se 'comporter spirituellement' parmi les adeptes des autres religions ou les

incroyants. Les croisés partaient pour combattre les sarrasins. Autre devait être la démarche des frères mineurs : 'vivre au milieu d'eux, soumis à toute créature humaine pour l'amour de Dieu et confesser qu'ils sont chrétiens' (cf. 1 Reg 16,6). A l'opposé de cette conception franciscaine de la mission la conquête des Amériques s'est accomplie dans la mentalité caractéristique des conquérants.

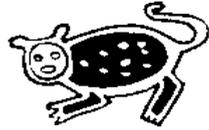
En tant que franciscains, nous devons d'autant plus nous mettre aujourd'hui du côté des victimes de cette inhumaine histoire coloniale. Ce qui implique d'abord : nous opposer fermement à des fêtes jubilaires et vouloir aider à ce que les colonisateurs puissent voir cet événement du point de vue des victimes. Et celles-ci n'ont vraiment rien à célébrer : surtout pas les indigènes dont, jusqu'à présent, 60 millions environ ont été victimes d'un génocide. Les descendants des esclaves noirs n'ont pas plus de raisons de faire la fête, eux qui sont une part importante de cette passion de 500 ans. Enfin, rien à célébrer non plus pour la multitude des habitants actuels d'Amérique Latine qui, visiblement, souffrent des plaies ouvertes d'un appauvrissement et d'une réduction à la misère sans égale. Voici un des miracles de l'Amérique Latine : ce continent, malgré sa cruelle histoire coloniale, a accueilli et gardé l'Evangile ; des Églises locales en ont surgi qui, à Medellín et Puebla, se sont résolument situées du côté des pauvres et représentent aujourd'hui une grande espérance, non seulement pour ces populations mais pour l'Église universelle. Donc, s'il y



a lieu de célébrer quelque chose, c'est ceci : au cours de ces 500 ans, un nouveau peuple de Dieu a surgi, qui a conservé son identité, même dans la souffrance, et qui maintenant réclame de plus en plus la parole.

Repentance et réparation, du point de vue d'une présence franciscaine de 500 ans en Amérique, veulent dire que nous avons conscience que la mission franciscaine, elle aussi, n'était pas dégagée de collusion ambiguë avec les riches et les puissants. Cela veut dire : que nous n'ayons pas pu empêcher le meurtre de millions d'indigènes doit nous faire mal ; nous y avons même participé. Cela exige de nous repentance auprès des descendants de ceux qui autrefois ont été nos esclaves et qui, à l'exemple du Père de notre Ordre, auraient dû être nos plus proches frères et sœurs.

Réparation veut dire que, positivement tournés vers l'avenir, nous nous reconnaissons, sans hésitation, dans l'option préférentielle pour les pauvres, et dans une manière d'être, culturellement autre, de l'Église où le peuple puisse conserver son identité, noyau d'une nouvelle évangélisation du Continent. Cela signifie encore qu'en tant que franciscains, nous nous savons étroitement rattachés à ces frères et sœurs qui, à cause de leur engagement pour les pauvres et pour une Église des pauvres, aboutissent trop souvent dans des difficultés.



Pour nous franciscains que ceci devienne aiguillon et devoir :

- apprendre à regarder et comprendre de façon neuve l'histoire, du point de vue des victimes et de leur résistance.
- nous laisser évangéliser par eux, c'est à dire apprendre une écoute nouvelle de la Parole de Dieu selon leur point de vue, afin de découvrir le Dieu vivant des pauvres, afin de nous convertir à Lui comme François s'est laissé convertir au Christ par le lépreux.
- nous engager pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création, car ce n'est qu'alors que les pauvres auront un avenir digne de l'homme.

Questions :

- 1. Que veut dire : avoir un nouveau regard sur l'histoire, une compréhension renouvelée, du point de vue des victimes et de leur résistance ?**
- 2. Quelles décisions de fond doivent compter pour nous, dans la question de la nouvelle évangélisation ?**
- 3. Quels gestes de réconciliation et de réparation pouvons-nous et devons-nous poser envers les 'victimes de l'histoire' ?**



Baudet, G.,

- « Les missions franciscaines au Mexique au XVIème siècle et les 'Douze Premiers', in : *Diffusione del francescanesimo nelle Americhe. Atti del X Convegno internazionale Assisi, 14-15-16 ottobre 1982, Assise 1984*, 121-152.
- *Utopie et Histoire au Mexique. Les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)*, Toulouse 1977.

Boff, L., Bühlmann, W. (éds.),

Construis mon Église. Inspirations franciscaines à partir du Tiers-Monde, 1985.

Coll.,

- « Faire de l'Amérique et des Caraïbes le continent de l'amour et de l'espérance. Message de la Ve Conférence générale du CELAM aux peuples d'Amérique latine et des Caraïbes », *Documentation Catholique* n. 2385 (5 août 2007).
- *Faire église ... autrement ! en Amérique latine et en France*, Cerf, Paris 1999.
- « Le Nouveau Monde », *Communio* XVII/5 (1992).
- « La Théologie de la libération. Regards franciscains », *Évangile Aujourd'hui* 130 (1986).

Duverger, C.,

La conversion des Indiens de Nouvelle-Espagne, avec le texte des Colloques des Douze de Bernardino de Sahagún (1564), Seuil, Paris 1989.

Gutierrez, G.,

Dieu ou l'Or des Indes Occidentales : 1492-1992, Cerf, Paris 1992.

Péron, M.,

Le Mexique, terre de mission franciscaine (XVIe-XIXe siècle). La province de Jalisco, Harmattan, Paris 2005.

Sahagun, Fray Bernadino de,

Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne, Maspero, Paris 1981.

Soustelle, J.,

L'Univers des Aztèques, Hermann, Paris 1979.

Revue *Concilium* :

- « 1492-1992, la voix des victimes », 232 (1990).
- « Le Brésil », 296 (2002).

Revue *Spiritus* :

- « Médellin, Puebla, Santo Domingo », 156 (1999).
- « Mission Amérique latine », 125 (1991).





Table des illustrations

Page titre :

Saint François. Sculpture en plâtre polychrome d'un maître inconnu, ca. 1750. S. Francisco, Cusco (Pérou).

Page de garde :

Calendrier aztèque ou bien pierre de soleil.

P. 3 : Ruine de Machu Picchu. Photo de K. Herzog, foto present, tiré de : Adveniat - Dokumente/Projekte 33.

P. 4 : Gravure sur bois. Leipzig 1505.

P. 6 : Dessin de Cerezo Barredo (détail).

P. 7, colonne à gauche :

Les sauvages inhumains. Gravure sur cuivre de Dietrich de Bry (1528-1598) sur « l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil » de Jean de Léry.

P. 7, colonne à droite :

Arrivée des douze premiers frères franciscains au Mexique. Manuscrit de Diego Muñoz Camargo, selon Miguel León Portilla, Los Franciscanos vistos por el hombre Náhuatl (Mexico 1985).

P. 9 : Frère franciscain qui montre son amour aux pauvres. Tiré de : Felipe Guamán Poma de Ayala, Nueva Crónica y buen gobierno, 3 volumes, Madrid 1987.

P. 10 : Annonce de l'Évangile. Selon M. León Portilla, Los Franciscanos vistos por el hombre Náhuatl (Mexico 1985).

P. 12 : Quetzalcoatl, le „ serpent aux plumes „, dieu protecteur aztèque des prêtres et de la science.

P. 13 : Destruction d'objets païens par les frères franciscains. Selon M. León Portilla, Los Franciscanos vistos por el hombre Náhuatl, Mexico 1985.

P. 14 : Torture par un prêtre. Tiré de F.G. Poma de Ayala, Nueva Crónica y buen gobierno, Madrid 1987.

P. 15 : Détail de la fresque de Diego Rivera, 1951, au Palais national de Mexico.

P. 16 : Illustration d'Ursula Hess, tire de : O. Waegeman, Maiskörner der Liebe, Himmerod 1978.

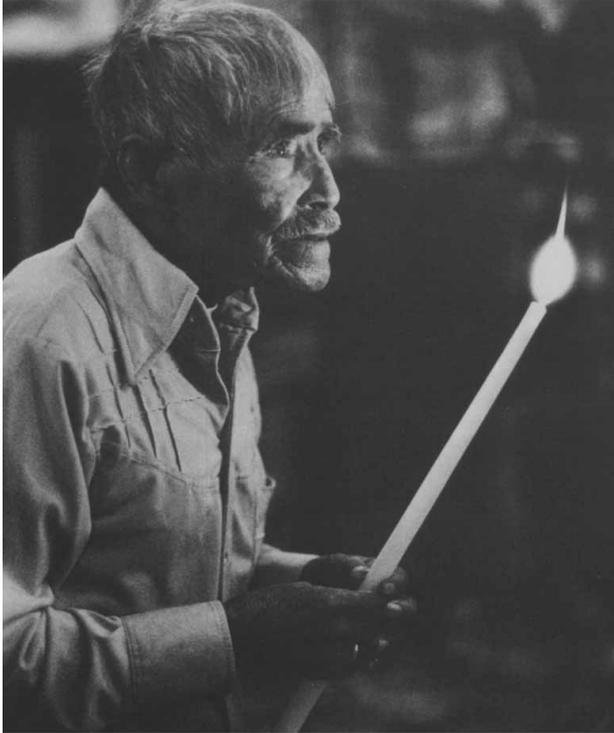
P. 19 : L'adoration. Musée Taller Hilario Mendivil, Cuzco, Pérou.

P. 29 : Source: KNA, tiré de: Unsere Optik - der Mensch, Frankfurt 1996.

Épilogue



rière au Créateur d'un Inca Pachacutec



Toi notre Créateur,
Tu vis
Dans un monde sans pareil,
Et tu as donné existence et valeur
A tout être humain
Quand tu as dit : 'que celui-ci soit un homme '
Et aux femmes :
'que celle-ci soit une femme !'

Tu les as faits, tu les as modelés,
Et tu leur as donné l'être.
Garde donc et protège
Ceux que tu as créés, à qui tu as donné l'être
Pour qu'ils vivent en santé et sécurité,
En paix et hors de danger.
Où es-tu ?
Demeures-tu par hasard
Dans les hauteurs du ciel,
Ou dans les profondeurs de la terre,
Ou dans les nuages et les orages ?

Ecoute-moi, réponds-moi
Et accorde-moi ce que je demande :
Donne-nous une vie stable,
Etends ta main
Et accueille cette offrande,
Où que tu demeures,
Toi notre Créateur.

La structure du cours

A La Famille franciscaine – porteuse d’une mission spécifique

1. Le christianisme, religion de l’Incarnation
2. La Famille franciscaine
3. Collaboration interfranciscaine aujourd’hui
4. Formation initiale et formation permanente

B Les fondements du charisme missionnaire franciscain

5. Les fondements bibliques et prophétiques de la mission franciscaine
6. L’origine de la mission dans le mystère de la Trinité
7. La mission franciscaine d’après les sources anciennes
8. Fidélité et trahison : une histoire de la mission franciscaine
9. La mission franciscaine d’après les sources modernes

C La dimension mystico-religieuse du charisme missionnaire franciscain

10. L’unité de la mission et de la contemplation
11. La décision pour le Christ et une dimension universelle
12. Fraternité universelle : réconciliation avec Dieu, l’homme et la nature
13. La vocation apostolique franciscaine et l’annonce de la Bonne Nouvelle
14. Sœurs et frères dans un monde sécularisé
15. Dialogue avec d’autres religions : une voie franciscaine
16. Rencontre avec les musulmans
17. L’inculturation : un devoir franciscain
18. Le rêve franciscain d’une Église amérindienne

D. La dimension socio-politique du charisme missionnaire franciscain

19. François d’Assise et l’option pour les pauvres
20. La théologie de la libération du point de vue franciscain
21. Critique prophétique des systèmes sociaux:
1ère partie : le capitalisme
2ème partie : le marxisme
22. « Homme et femme, il les créa... » – Un défi franciscain
23. Engagement franciscain pour la paix et pour le monde
24. Notre relation face à la science et à la technique

Résumé

25. La tâche permanente des Franciscains dans l’Église